Journal de la Société des américanistes

Journal de la Société des américanistes

102-2 | 2016
102-2

Culture matérielle et changement : Alfred Métraux chez les Chiriguano

Cultura material y cambio: Alfred Métraux entre los chiriguanos

Change and material culture: Alfred Métraux among the Chiriguano

Diego Villar

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/jsa/14758
DOI : 10.4000/jsa.14758
ISSN : 1957-7842

Éditeur
Société des américanistes

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2016
Pagination : 99-119
ISSN : 0037-9174

Référence électronique
Diego Villar, « Culture matérielle et changement : Alfred Métraux chez les Chiriguano », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 102-2 | 2016, mis en ligne le 26 janvier 2017, consulté le 04 septembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/jsa/14758 ; DOI : https://doi.org/10.4000/jsa.14758

Tous droits réservés

Culture matérielle et changement : Alfred Métraux chez les Chiriguano

Diego Villar *

On analyse l'ethnologie de première heure d'Alfred Métraux à partir de son premier travail de terrain parmi les Chiriguano en 1929. On discute le profil personnel, académique et professionnel de Métraux, les particularités de son travail de terrain en 1929 et ses relations concrètes avec les Chiriguano. On examine ensuite ses idées sur la culture matérielle, champ privilégié pour qui veut reconstruire le mélange des influences venues des Andes, du Chaco et d'Amazonie. On aborde finalement les dilemmes et les limites de Métraux au moment de soupeser l'influence culturelle *criolla* et les processus de changement culturel et social au sens large. [Mots-clé : Alfred Métraux, Chané, Chiriguano, culture matérielle, changement.]

Cultura material y cambio: Alfred Métraux entre los chiriguanos. Se analiza la etnología temprana de Alfred Métraux a la luz de su primer viaje de campo a los chiriguanos, en 1929. Se discute el perfil personal, académico y profesional de Métraux, las peculiaridades de su trabajo de campo en 1929 y sus relaciones concretas con los indígenas chiriguanos en el terreno. Se examinan luego sus ideas sobre la cultura material como campo experimental privilegiado para rastrear procesos de síntesis de influencias culturales andinas, chaqueñas y amazónicas, así también sus dilemas y límites a la hora de interpretar el factor de la influencia criolla y el proceso de cambio social y cultural en un sentido amplio. [Palabras clave: Alfred Métraux, Chané, Chiriguano, cultura material, cambio.]

Change and material culture: Alfred Métraux among the Chiriguano. The early ethnological works of Alfred Métraux are analysed bearing in mind his first field-work trip to the Chiriguano, in 1929. The paper discusses personal, academic and professional features of Métraux's ethnological experience, the nature of the 1929 trip and his concrete relationships with the Chiriguano groups and individuals. Next, we analyse his ideas on material culture as a priviledged means of understanding the synthes is of Andean, Chaco and Amazonian cultural influences. Finally, the dilemmas and limitations of his analytical approach regarding *Créole* cultural influence and social and cultural change are discussed. [Key words: Alfred Métraux, Chané, Chiriguano, material culture, change.]

* Conicet, Argentine [villardieg@gmail.com].

Journal de la société des américanistes, 2016, 102-2, p. 99-119. © Société des américanistes.

Lorsque les ethnographes du Gran Chaco évoquent la figure d'Alfred Métraux, ils pensent à un grand ancêtre, à un auteur inégalable, à une référence incontournable. Et, peut-être pour cette raison, ils évoquent aussi volontiers certains lieux communs de la littérature anthropologique : Métraux comme « le type même du parfait ethnographe », Métraux comme « ethnographe des ethnographes », Métraux comme « homme de terrain parmi les hommes de terrain », etc.[1] Peut-être le plus dithyrambique des panégyriques est-il celui de Claude Lévi-Strauss en personne, qui n'hésita pas à parler « d'une richesse d'expérience telle qu'aucun ethnologue n'en a probablement possédée de semblable » (Lévi-Strauss *et al.* 1964, p. 7). On sait cependant que cette image canonique a été malmenée, relativisée, ou pour le moins nuancée par la publication posthume de ses journaux de voyage, dont la lecture déçoit (ou rassure) en montrant la dimension humaine, voire trop humaine, d'un Métraux succombant à l'ambition académique et aux affaires mondaines, se délectant ouvertement de la compagnie des missionnaires, des administrateurs ou des militaires, avouant s'ennuyer sur le terrain et allant jusqu'à admettre une réelle aversion envers certains segments de la population indigène (Métraux 1978).

Trente-cinq ans après *Itinéraires…*, on peut se risquer à un petit exercice de synthèse de l'œuvre ethnographique de Métraux, évaluant les paradoxes, tensions et ambiguïtés inhérentes à sa première grande campagne de terrain systématique chez les Chiriguano, en 1929[2]. Bien entendu, il ne s'agit que d'une perspective quelque peu subjective. Malgré toute l'admiration qu'on peut lui vouer, force est de constater que Métraux n'est jamais resté bien longtemps dans le Chaco : jamais plus de six mois d'affilée, et encore, en bougeant constamment, faisant des sauts de puce d'un endroit et d'un groupe à un autre. Indéniablement, comparé à d'autres pionniers de l'ethnographie du Chaco, Métraux semble moins empathique qu'Erland Nordenskiöld, et moins perspicace que Max Schmidt[3]. Les seuls secteurs où Métraux soit réellement sans rival sont ceux de l'ethnologie comparative et de l'érudition bibliographique, servies par une exceptionnelle capacité de synthèse pour contextualiser les données de terrain. De ses deux thèses de doctorat jusqu'à la titanesque besogne du *Handbook of South American Indians*, ce qu'écrit Métraux sur le Chaco et le piémont andin est d'une exhaustivité époustouflante pour l'époque, toujours rédigé dans un

1. Respectivement : Bastide 1963, p. 4 ; National Museum of Natural History 2005, p. 2 ; Mintz 1972, p. 2.

2. Nous disons « systématique » parce qu'auparavant, alors qu'il était encore étudiant à l'École des Chartes, à l'occasion d'une visite rendue à son père en Argentine en 1922, il avait déjà voyagé pendant quelques mois du côté de Cuyo et même poussé jusqu'au Chaco dans la región de Salta où il s'était entretenu avec un chef wichí (Métraux 1988 [1925]). Après le voyage chiriguano de 1929, il allait se consacrer intensivement au Chaco, se rendant notamment chez les Toba et les Pilagá (1932-1933), puis chez les Toba, Wichí et Pilagá du Pilcomayo (1939).

3. Voir par exemple Nordenskiöld 2002 [1912] ; Schmidt 1938 ; voir Bossert et Villar 2013.

style érudit, austère, élégant, mais aussi, il faut bien le dire, un peu distant et froid (Clastres 1994, p. 134)[4].

Nous savons par ailleurs que, au moins lors de ses premières années en Argentine, Métraux s'efforçait de construire sa propre image d'ethnologue. Dans une lettre à l'écrivaine argentine María Rosa Oliver, il écrivait : « Je suis sûr que je connais le pays mieux que vous. […] Connaissez-vous Catamarca, les vallées Calchaquiés, la Quebrada del Toro, les déserts de la Puna, l'Aconquija… ? […] Comment aimer la Pampa si on ne l'a jamais vue que du train en route vers Mar del Plata ? Qui parmi vous a déjà dormi sous un algarrobo ou sous un quebracho ? » (cité *in* Perilli de Colombres 2006, p. 149). Métraux se forge cette image d'« homme de terrain » à Tucumán. Là, de fin 1928 à 1934, et comme le feront également plus tard Schmidt ou Susnik, il assume la responsabilité d'un « musée à une seule tête », où il est tout à la fois directeur, antiquaire, conservateur, bibliothécaire, secrétaire, ethnographe, archéologue et photographe. Il s'agit d'une tête de pont, d'une position de pionnier : « Il nous faut partir de zéro », dit-il[5]. On sait aussi que, loin de tout dogmatisme théorique, académique et institutionnel, Métraux s'inspirait du très regretté musée ethnographique de Göteborg ainsi que de la revue *Anthropos* (Métraux 1932a). Tout laisse entendre, donc, une sorte de vie rêvée pour le jeune ethnographe en herbe. Cependant, les lettres de l'époque laissent également transparaître les petites misères qui viennent ternir ce tableau idyllique : les luttes quotidiennes avec la bureaucratie de l'Université de Tucumán ; les plaintes liées au financement insuffisant de la revue de l'Institut, à la maigreur de son salaire (que Métraux compare à des « miettes »), ou bien aux employés qui ne nettoient pas bien son bureau, pour ne rien dire de son logement « immonde ». Les autorités l'accusent à la fois d'impertinence et d'indiscipline ; ainsi, quand arrive un nouveau recteur, se déclenche une dispute ridicule pour savoir lequel des deux doit aller saluer l'autre le premier[6]. En résulte, chez le jeune ethnographe, un sentiment « de lamentable enlisement progressif ». Dans ces conditions, on conçoit aisément que ce premier voyage de 1929 lui soit apparu comme une sorte de libération[7].

4. On peut consulter d'autres exemples d'« écriture scientifique » dans Métraux 1937, 1946, 1948.

5. Lettre du 9 mars 1928 au musée d'ethnographie de Genève, cité *in* Auroi et Monnier (éd.) 1998, p. 12.

6. Perilli de Colombres 2006 ; Amenta 2008, p. 44-45. Pour une étude détaillée des relations institutionnelles de Métraux avec l'académie, la culture et la politique argentines, voir Bilbao 2002.

7. Dans un autre courrier adressé à une amie en date du 21 août 1933, Métraux note : « J'avoue que mon retour en Europe s'annonce sous un jour un peu moins médiocre et inquiétant. J'ai besoin de repos : je suis fourbu. Non par excès de travail, je suis miné par l'ennui, par le sentiment de la parfaite inutilité de mon existence, par la conviction que ma destinée est sans espoir et que je suis condamné à agoniser dans cet endroit. Comment

Sans entrer dans les détails de l'influence qu'a pu exercer Erland Nordenskiöld sur l'« ethnologie chiriguano » de Métraux, disons simplement que tout, depuis l'inspiration, la planification, l'exécution et jusqu'à l'interprétation des résultats du voyage de 1929 est clairement réalisé sous les auspices du savant suédois (Bossert et Villar 2007). La logistique elle-même est nordenskiöldienne : comme celle de son prédécesseur suédois en 1908-1909, l'expédition de Métraux durera elle aussi cinq mois, de février à juin, et s'efforcera de retracer la même route : Tucumán, La Quiaca, Tarija ; les groupes chiriguano des fleuves Pilcomayo et Salado (Timboy, Itasiti, Ñawirenda, Iobeypetí) ; ceux du sud de la Bolivie (Cuevo, Caipipendi, Charagua) et des missions franciscaines (Tarairí, Tigüipa, Macharetí, Ivu) ; enfin, le crochet jusqu'aux « Chané d'Aguaray ». Héritier de Nordenskiöld, Métraux le sera jusque dans sa motivation scientifique : « Pour qui veut vérifier expérimentalement, si je puis dire, la valeur des méthodes qui se font jour dans l'ethnographie moderne, pour qui veut juger des facteurs qui conditionnent la formation et l'évolution des civilisations, il n'est pas de meilleur terrain que l'étude des indiens Chiriguano » (Métraux 1930, p. 299). En effet, d'une part, l'abondance des sources historiques les concernant permet de retracer les processus de formation, évolution et dispersion des populations : migrations, emprunts, imitations, acculturations. D'autre part, leur emplacement géographique dans une zone stratégique en fait des acteurs-clés pour le débat sur les relations entre sociétés des hautes et des basses-terres d'Amérique du Sud. Sur ce point, l'argumentation est novatrice car elle remet en question la direction des influences et des courants migratoires : à l'encontre des ethnologues, historiens et archéologues qui postulaient alors un flux à sens unique des Andes vers les basses-terres, Nordenskiöld et Métraux proposent plutôt une diffusion bidirectionnelle, relevant véritablement de l'échange. Des groupes comme les Chiriguano et les Chané se trouvaient donc au cœur du débat, en ce qu'ils occupaient une zone de transition et jouaient un rôle pivot pour la circulation des influences culturelles entre les sociétés des Andes, du Chaco et de l'Amazonie[8]. Finalement, relevons que même la méthodologie n'est pas sans évoquer celle de Nordenskiöld : tropisme muséologique avec la collecte d'exemplaires de la culture matérielle ; regard sobre, prudent, descriptif,

vous peindre l'horreur de Tucumán ! Je commence moi-même à m'en rendre compte par les réactions qu'un séjour ici peut provoquer sur un Européen cultivé et pourvu d'une certaine sensibilité » (Correspondance d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, General Collection, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University, GEN MSS 350).

8. Métraux suit ici quelques-unes des grandes lignes directrices de l'une de ses deux thèses de doctorat, précisément réalisée sous la tutelle de Nordenskiöld, où il propose une étude comparative de la culture matérielle de la « civilisation tupi-guarani », envisagée comme un continuum. En raison des influences arawak et andines qu'ils ont subies, les Chiriguano y étaient situés le plus loin possible, à l'extrême opposé du pôle « originel » ou « primordial » incarné par les mythiques Tupinamba de la côte brésilienne (Métraux 1928).

respectueux des données ; modération dans les conjectures : « À proprement parler, il n'y a pas de méthode en ethnographie ; à part certains principes de prudence et d'impartialité, la liberté d'action du chercheur doit être entière. Aucune directive préconçue, aucun système, aucun questionnaire même ne doivent l'entraver. Tout son art se réduit à une perpétuelle adaptation aux hommes et aux circonstances » (Métraux 1988 [1925], p. 71)[9].

Tantôt mélancolique, tantôt ironique sans toutefois toucher au comique, l'expérience chiriguano est aigre-douce. Le fort accès de paludisme de l'épouse de Métraux ne l'empêche pas de continuer son terrain[10]. Où qu'il aille, Métraux trouve les hommes absents, ayant abandonné leurs villages pour la récolte saisonnière dans les plantations de canne à sucre ou pour travailler à l'infrastructure routière (rappelons qu'il s'agit des années précédant la guerre du Chaco qui, entre 1932 et 1935, opposa la Bolivie au Paraguay)[11]. Du coup, il doit en général se contenter d'interviewer des enfants, des vieux et des femmes, ce qui, rajouté à sa méconnaissance de la langue, restreint son champ d'observations et lui impose une perspective analytique particulière[12].

Mais au bout du compte, le voyage est malgré tout un succès. Métraux parvient à rassembler une quantité appréciable d'observations, de vocabulaires, de mythes et d'éléments de culture matérielle (Métraux 1930, 1932b). À plusieurs reprises, il arrive même à recueillir une bonne quantité de données ethnographiques, observant par exemple l'absence du baiser dans les relations amoureuses chiriguano ; les échos, dans l'histoire orale chané, de l'ancienne anthropophagie ou des affrontements d'antan avec les Chiriguano ; l'euphémisation rituelle des expressions signifiant « aller en forêt » (dire par exemple « je vais chercher du bois » quand on part en quête de miel) ; les techniques de graphisme indigènes (pour dessiner une femme, les Chiriguano la représentent d'abord nue et ensuite seulement lui ajoutent ses vêtements) ; ou bien encore l'utilisation des masques *aña-häti* comme épouvantails pour contrer une invasion

9. Pour une analyse plus détaillée des idées directrices, de la méthodologie et des fondements analytiques de l'ethnographie de Métraux, voir Bossert et Villar 2007.

10. « Ma femme est tombée très malade dans la vallée d'Igüembe : un fort accès de paludisme compliqué d'insolation. Les Indiens ont été très gentils et m'ont aidé à la soigner » (Lettre du 15 octobre 1929 à Erland Nordenskiöld, Statens museer för världskultur, Arkiv material, Göteborg).

11. « Tous les hommes étaient partis ou sur le point de partir pour aller participer aux travaux de la nouvelle route "stratégique" de Tarija à Villamontes, et vous connaissez assez la pudeur des dames chiriguano pour comprendre que ma visite parmi elles au moment où leurs maris étaient absents aurait été jugée peu convenable » (Lettre du 9 mars 1929 à Erland Nordenskiöld, Statens museer för världskultur, Arkiv material, Göteborg).

12. Métraux décrit ainsi minutieusement, par exemple, les techniques d'élaboration, de cuisson ou de peinture des céramiques, mais ne dit rien des circuits de réciprocité hautement ritualisés par le biais desquels s'obtenaient (et s'obtiennent aujourd'hui encore) les matières premières (Villar 2011).



Fig. 1 – Un Chiriguano jouant au *mboto-mboto* (Erland Nordenskiöld, 1908-1909 ; Ethnologisches Museum der Staatlichen Museen zu Berlin, Preußischer Kulturbesitz).

de perroquets. De même, se remémorant une observation de Marcel Mauss – qui avait remarqué lors de la première guerre que les soldats français refusaient d'utiliser les bêches anglaises – il s'intéresse à l'utilisation contextuelle de la technologie : ainsi lorsqu'ils travaillent sur les routes militaires boliviennes, les Chiriguano utilisent les bêches comme n'importe quel autre ouvrier, mais pour leurs abattis, ils préfèrent utiliser les bâtons à fouir traditionnels[13].

Cependant, le plus grand succès du voyage est incontestablement l'obtention de deux cents poteries. Elles sont si nombreuses que Métraux doit ouvrir une route pour les acheminer : « Ces régions sont d'un accès plus que difficile et il est presque impossible de se procurer de la main d'œuvre indigène, tous les hommes étant partis travailler à la construction de la route stratégique de Tarija au Chaco. Pour faciliter l'évacuation de mes poteries, j'en suis réduit à reconstruire une route à mes frais. Ceci vous donne une idée de ce qu'il en coûte de réunir à l'heure actuelle une bonne collection dans ces contrées[14]. » La valeur de la collection est multiple. En premier lieu, pour des raisons pragmatiques ou institutionnelles (la nécessité de réunir des collections pour le musée de Tucumán). Deuxièmement, pour des raisons d'ordre ethnologique : tout comme Nordenskiöld, Métraux est persuadé que la poterie reproduit sous une forme concrète et objective les processus de contact culturel, d'hybridation et de métissage. En troisième lieu, pour une raison quasi morale, liée à l'idée, courante à cette époque, qu'il fallait pratiquer une ethnographie de sauvetage, la tâche consistant à préserver un témoignage fiable des cultures en voie de disparition étant perçue comme un idéal transcendantal, voire comme un impératif catégorique[15].

Métraux analyse et compare les poteries (décorées pour la plupart de motifs géométriques, en particulier de triangles) et les classifie selon leurs aspects formels, matériels et techniques. Il détecte en premier lieu une dualité stylistique : il y a d'un côté la céramique quotidienne, simple, à peine ornée de simples ondulations ou d'impressions digitales ; et d'autre part, une céramique rituelle, plus élaborée, pour stocker la boisson de maïs fermenté ou pour enterrer les morts. La première clairement influencée par les Guarani orientaux, la seconde laissant nettement entrevoir le raffinement d'une culture arawak andinisée[16]. La dualité est ainsi déchiffrée à la lumière de la symbiose historique apparue

13. Respectivement, voir Métraux 1935, p. 152 ; 1930, p. 328, 335, 341, 362, 463 et 477.

14. Lettre du 10 mars 1929 à Paul Rivet, Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 2 AP 1 C, dossier « Métraux ».

15. Il faut ajouter que dans les années 1920 et 1930, les idéaux de « l'ethnologie de sauvetage » faisaient aussi partie du credo scientifique de Paul Rivet, le mentor institutionnel de Métraux à Paris. Avec un programme muséologique très marqué, Rivet s'intéressait à l'étude comparative et interdisciplinaire des objets, des techniques et de la culture matérielle (Rivet 1929 ; voir Laurière 2008).

16. S'il emprunte à Nordenskiöld (1920, p. 11) l'expression de « tribu guaranisée » pour se référer aux Chané, on peut cependant estimer que Métraux défendait également l'idée

lorsque les Chané (Arawak) des versants orientaux des Andes boliviennes furent conquis à partir de la fin du XV^e^ siècle par des bandes de migrants tupi-guarani, eux-mêmes venus de l'est. De l'union et du métissage entre les deux sociétés est née à l'ouest du Gran Chaco et dans le piémont la société que la littérature désignera ultérieurement sous le nom de « Chiriguano »[17]. Métraux semble alors penser qu'une sorte de « fonds guarani » aurait été modifié par l'apport progressif des Arawak, qui auraient eux-mêmes préalablement été influencés par les civilisations andines de la région et, dans une moindre mesure, par les gens du Chaco (Métraux 1930, p. 299). En effet, la céramique permet également de définir le sens précis qu'il faut donner à la notion d'« andinisation » de l'ancienne culture arawak. Discutant les théories d'auteurs comme Salvador Debenedetti, Félix Outes, Eric Boman, Max Uhle ou Ricardo Latcham, Métraux postule l'existence d'un « centre d'acculturation » qui aurait jadis couvert le sud du Pérou et de la Bolivie et le nord du Chili (Atacama) et de l'Argentine (Humahuaca), ce qui rendrait compte d'une influence de la « civilisation chicha-atacama » (pré-incaïque) sur la poterie chiriguano, par Arawak interposés. Évoquer une « influence andine » serait donc « beaucoup trop vague » et une « influence inca », carrément « faux »[18].

En plus des influences arawak, guarani et andine, Métraux s'efforce de débusquer l'impact des *criollos* et des touristes. De Cuevo il écrit à Paul Rivet : « D'autre part j'arrive un peu tard, depuis le temps où Nordenskiöld traversait les mêmes contrées les choses ont changé et les Indiens, s'ils sont encore nombreux, ont perdu la plus grande partie de leur civilisation originale. Dans la

inverse, à savoir qu'il voyait dans les Chiriguano un groupe tupi-guarani profondément « chanéisé » ou « arawakisé » (Bossert et Villar 2007, p. 140).

17. Métraux 1930, 1934, 1948 ; Susnik 1968. S'il est exact que les Chané contemporains parlent le guaraní et partagent dans une large mesure la culture de leurs conquérants, ils ont cependant conservé, dans certaines zones comme la vallée du río Itiyuro, une nette conscience de leur singularité (Bossert et Villar 2007 ; Combès et Villar 2008).

18. Métraux 1930, p. 396-404, 427 ; voir Bossert et Villar 2007, p. 142-148. Le registre des preuves est pour le moins éclectique. D'un côté, Métraux emploie des preuves historiques, en particulier la chronique du père Lizárraga, où l'on trouve la référence à la soumission de groupes chicha par les Chiriguano qui, comme ils le faisaient avec les Chané et les autres peuples sous leur domination, prenaient leurs femmes et leur imposaient de payer un tribut. D'autre part, il identifie une influence arawak à partir de variables comme la forme des poteries, la présence de poignées ou de vases communicants avec trois corps, techniques andines supposément assimilées par les Chané avant leur « guaranisation » ; selon lui, leur caractère andin se manifestait dans le nom quechua *iru* donné aux calebasses et aux marmites copiées par les agriculteurs sédentaires arawak qui auraient « conservé le prototype andin », ensuite modifié en passant par leur intermédiaire dans le monde des chasseurs-cueilleurs du Chaco où apparaissent de nouvelles variantes comme l'addition de poignées ou de fils pour faciliter le transport, ou encore la coutume inédite de peindre les pièces après leur cuisson (Métraux 1930, p. 372-373).



Fig. 2 – Chiriguano avec *tembeta*, Alto Pilcomayo.
Photographie d'H. Cattinari OFM (Métraux 1930, planche 2).

région de missions où je me trouve, actuellement il ne reste plus rien à faire[19]. » Métraux observe que de nombreux villages chiriguano ne comptent désormais plus la moindre potière ou achètent leur vaisselle aux quelques rares femmes d'ailleurs qui savent encore en faire ; ainsi, dans le grand village de Macharetí, sur environ deux mille personnes, il ne trouve que quatre ou cinq femmes pour lui vendre trois poteries : « Sans vouloir passer pour prophète, je crois pouvoir assigner cinq ans de vie à la poterie artistique des Chiriguano. » Le diagnostic est fataliste : de toutes parts, Métraux perçoit décadence, dégénération, standardisation, mécanisation, massification entraînée par la nécessité d'adapter les poteries à la demande externe des éleveurs, agriculteurs, militaires, commerçants locaux ainsi, surtout, qu'à « la puérilité bête des touristes ». Quand il s'agit d'art indigène, Métraux est plus orthodoxe, puriste et traditionaliste que les Indiens eux-mêmes : « quelques vases de mes collections que je n'ai pas voulu publier en raison de leur forme complètement européanisée » (Métraux 1930, p. 388, 390, 394-396). Plutôt que de considérer l'impact des Blancs comme un objet digne d'étude, cette facette du processus de changement ne provoque chez lui

19. Lettre du 10 mars 1929 à Paul Rivet, Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 2 AP 1 C, dossier « Métraux ».

que lamentations. Devant la perte irrémédiable de la diversité culturelle, sa réaction est affective, sentimentale, parfois quasi hystérique.

Dans ces conditions une question s'impose. Si, dans la lignée de Nordenskiöld, l'intérêt pour la poterie s'explique par ce qu'elle peut enseigner sur les changements passés (andins, arawak, guarani, chaqueños), pourquoi la même logique explicative ne s'applique-t-elle pas également à l'influence *criolla* ? Il y a plusieurs réponses possibles. D'un côté, le malaise explicatif de Métraux découle de l'objet lui-même. Il faut en effet prendre en compte que, s'il déplore cette « dégénération », c'est parce qu'il considère explicitement la céramique chiriguano comme un art raffiné (Métraux 1930, p. 382, 393). Il confie à Nordenskiöld qu'il projette d'écrire « un grand travail sur l'Art des Indiens chiriguano »[20]. Cette poterie doit être analysée dans le cadre de la rubrique « art » et non « culture matérielle » ou « technologie », car elle s'émancipe nettement des limites de l'usage pragmatique et de la répétition mécanique de modèles traditionnels ; autrement dit, il est donné libre-cours aux variantes et à la créativité individuelle, régie par ce que nous appelons communément « bon goût » ou « style » (Bossert et Villar 2007, p. 147). Métraux se présente comme un connaisseur, capable de détecter la moindre nuance ethnique (par exemple la différence d'exécution entre les femmes chiriguano et leurs instructrices chané, dont le goût est encore plus raffiné) et même régionale (il définit ainsi trois grands « styles » ou « écoles » : celui du Pilcomayo, celui du canyon d'Igüembe et celui d'Ivo, Macharetí et des Chané du río Itiyuro) (Métraux 1930, p. 390-392 ; voir Serrano 1958).

Si Métraux ne s'attarde pas outre mesure sur l'influence occidentale, sans doute est-ce aussi pour s'épargner la nostalgie que provoque en lui l'idée que les principaux acteurs de cette production artistique sont eux-mêmes menacés de disparition. De fait, tout porte à croire qu'il éprouvait une affinité toute particulière envers les Chiriguano. À la différence des autres indigènes, et surtout des populations andines (« J'ai horreur des paysages de haut-plateau, je supporte mal l'altitude et les Indiens Aymara m'inspirent une aversion physique violente. En fait, ils me donnent la nausée »[21]), il ressentit immédiatement une sorte d'empathie préférentielle pour les Chiriguano – il parle même de « sympathie humaine » (Métraux 1935, p. 145). Quand il s'agit de les décrire, il ne tarit pas d'éloges sur leurs capacités intellectuelles (« capacité d'assimilation », « vivacité d'esprit », « sens de l'honneur », « curiosité insatiable », « ingéniosité », « talents d'imitateurs », « sens de l'observation aigu », « rapidité

20. Lettre du 1er décembre 1929 à Erland Nordenskiöld, Statens museer för världskultur, Arkiv material, Göteborg.

21. Lettre à Pierre Verger de février 1954, citée dans Verger 1992, p. 192. L'œuvre de Métraux regorge de jugements similaires, par exemple : « Quelle différence avec les Cholos ! […] Les seuls Indiens voleurs que je connaisse sont les Quichua et les Aimara, misérables produits du système d'asservissement espagnol » (Métraux 1931, p. 99).

à apprendre », « mémoire prodigieuse ») ou sur leurs vertus psychologiques et morales (« talent humoristique », « prodigieux orgueil national », « hospitalité », « courtoisie innée », « honorabilité »). Il relate également volontiers des anecdotes dans lesquelles ils soignent son épouse malade, lui rendent le portefeuille rempli d'argent qu'il a perdu lors d'une excursion, ou l'aident à marchander quand il achète de la viande de mouton et vont jusqu'à lui restituer la différence (Métraux 1931, p. 90, 92-99, 104-106).

Il renchérit plus encore dans l'apologétique lorsqu'il est question des femmes chiriguano : « Peu d'Indiennes m'ont laissé une impression aussi favorable que les Chiriguano. Jeunes, elles sont généralement très belles, même du point de vue européen. Leur teint est légèrement mordoré, le nez parfois droit et fin, le corps bien proportionné et les jambes admirables. » La terminologie est éloquente ; elles sont « belles », « élégantes », « intelligentes », « coquettes », « travailleuses », « intuitives », « tendres », « pures » et « modestes », dotées d'un « bon goût inné », d'une « patience prodigieuse » et d'une « incroyable rapidité pour apprendre ». Il observe que, quand il leur offre des anneaux ou des bagues, elles choisissent toujours les plus sobres, les moins dorés, colorés ou criards : « La plupart de ces bibelots, avec des diamants colossaux et des dorures compliquées, étaient d'une rare laideur et ne pouvaient guère exercer d'attrait que sur un segment de l'humanité aussi inférieur que les "cholos" boliviens. Les Chiriguano, en général,



Fig. 3 – « Fabrication d'une grande cuve : le boudin d'argile est roulé entre la paume des mains », A. Métraux, Masaví, vallée d'Igüembe, Bolivie, 1929 (Métraux 1930, p. 391).

dédaignaient ces ornements grossiers et optaient pour les anneaux les plus simples » (Métraux 1935, p. 146).

Comment interpréter de telles différences d'appréciation ? La réponse la plus simple serait que, comme les missionnaires franciscains auparavant ou comme plus tard Eric von Rosen ou une fois encore son propre maître Nordenskiöld, Métraux semble envisager les différences entre les sociétés indigènes de la région en termes de gradation sur une sorte d'échelle de la complexité culturelle, plus ou moins teintée d'évolutionnisme : ainsi, les « Chaqueños typiques » (Chorote, Wichí, Toba, Nivaclé) sont « inférieurs » aux groupes plus raffinés tels les Chiriguano ou les Chané, qui ont bénéficié d'influences culturelles andines ou amazoniennes. La justification consciente de cette hiérarchie renvoyait dans bien des cas à des critères, des stéréotypes et des catégories ethnologiques aujourd'hui désuètes ; par exemple, à l'opposition entre les Indiens « chaqueños » (génériquement associés au paléolithique, à la chasse-cueillette, à la simplicité organisationnelle et au minimalisme matériel) et les Guarani *lato sensu* (paradigmatiquement associés au néolithique, à l'agriculture, à des formes d'organisation plus élaborées et à une multitude d'influences matérielles et culturelles d'une grande complexité)[22]. Néanmoins, si on lit les œuvres de Métraux en même temps que celles de Nordenskiöld et de von Rosen, on entrevoit d'autres raisons plus subjectives, idiosyncrasiques, voire inconscientes, susceptibles de rendre compte de cette affinité élective, liées notamment à son appréciation de facteurs comme l'hygiène (avec une opposition récurrente entre la « saleté » des Chaqueños et la « propreté » des Chiriguano)[23] ou la morale sexuelle (contrastant par exemple la promiscuité des femmes chorote avec la chasteté exemplaire des pudiques Chiriguano qui, « comme Pénélope », attendent sagement des mois et des années

22. Métraux 1948, p. 473, voir Giannecchini 1996 [1898], p. 296. Métraux écrit par exemple (1931, p. 90) : « On ne peut en aucun cas considérer ces Indiens comme des représentants d'une tribu primitive ou sauvage. Leur antique culture les élevait assez haut dans l'échelle des civilisations : il s'agit d'hommes ayant une agriculture assez développée, une poterie splendide et sur le point de découvrir la métallurgie sous l'influence de la région andine. » En 1908 (2002 [1912], p. 139), Nordenskiöld écrivait déjà : « Avec leur culture supérieure, les Chiriguanos ont atteint un niveau bien plus élevé que les "sauvages" du Chaco. » Il faisait ainsi écho à von Rosen (1924, p. 224) qui quelques années auparavant considérait que : « Avec la possible exception des Chané – une tribu qui se trouve au même niveau culturel qu'eux – les Chiriguano semblent être un peuple considérablement supérieur aux tribus voisines qui peuplent les régions montagneuses ou le Gran Chaco. »

23. Parlant des femmes chiriguano, Métraux (1935, p. 146) rapporte que : « leur propreté, je dirais presque leur manie de la propreté, contribue grandement à augmenter leur apparence agréable. Elles se lavent et se savonnent au moins deux fois par jour, et consacrent à leur chevelure un soin méticuleux ». Selon von Rosen (1924, p. 224), « les Indiens de la Montaña comme les Chaqueños sont sales, alors que les Chiriguano veillent au contraire jalousement à leur hygiène corporelle » ; Nordenskiöld (2002 [1912], p. 139) avait lui aussi abordé la question : « Les Chané et les Chiriguano sont très propres. Ils commencent la journée en prenant un bain et se lavent ensuite plusieurs fois par jour. »

le retour de leurs époux partis travailler dans les campements militaires ou les raffineries de sucre)[24]. Il s'agit en somme d'un ensemble d'idées, de catégories ou de préjugés cohérents, plus ou moins articulés entre eux, qui vont peu à peu s'ériger en véritable canon ethnologique du Chaco.

On pourrait, rétrospectivement, s'indigner de catégorisations aussi stéréotypées. Il n'en est pas moins intéressant et paradoxal que ces valorisations différentielles reflètent les perceptions locales de la différence interethnique, tant des Amérindiens que des *Criollos*. De nombreux faits en attestent. D'abord la rareté, depuis toujours, des mariages mixtes entre Guarani et Chaqueños (Wichi, Chorote, Nivaclé) dans le nord de l'Argentine et le sud de la Bolivie (Métraux 1935, p. 151 ; Nordenskiöld 2002 [1912], p. 282). Ensuite les prérogatives et les salaires octroyés aux Chiriguano qui travaillent dans l'industrie sucrière, deux ou trois fois plus élevés que ceux des Chaqueños[25]. Enfin, et il s'agit là d'un point qu'avait déjà relevé Nordenskiöld, le maintien par la société nationale (du moins dans le nord de l'Argentine) des toponymes des Guarani comme Piquirenda, Tobantirenda, Yariguarenda, etc. mais jamais ceux des Chaqueños (Nordenskiöld 2002 [1912], p. 155). Il y a toutefois plus. Les affinités électives sont assimilées, sédimentées, rétro-alimentées par certaines perceptions des indigènes eux-mêmes : les Chiriguano et les Chané préfèrent se marier avec des *karaireta* (« Blancs ») plutôt qu'avec des Chaqueños, tandis que les Wichi de la région de Salta, aujourd'hui encore, regroupent les Blancs et les Guarani sous une même étiquette : *suwele*[26].

Que peut-on dire, alors, de l'ethnographie chiriguano du jeune Métraux ? De nombreux critiques de l'anthropologie du Chaco, et de l'anthropologie en général, dénoncent volontiers les problèmes récurrents chez les auteurs classiques, au rang desquels Métraux figure incontestablement. L'acte d'accusation se concentre généralement sur un seul point ressassé *ad nauseam* : le crime

24. Par exemple : « Le sens de la pudeur est très développé chez les femmes chiriguano […] Les relations sexuelles n'ont jamais lieu à la vue d'autrui comme cela arrive chez les peuples du Chaco voisin […] Les femmes chiriguano respectent une morale sexuelle qu'au regard de nos propres critères, on pourrait qualifier de pure. Presque toutes se marient vierges et une jeune fille qui aurait eu des relations sexuelles avant le mariage aurait du mal à trouver un mari. Quant à celles qui ont forniqué avec un Blanc, mieux vaut pour elles s'en aller du village » (Métraux 1935, p. 156-157 ; 1931, p. 102). La différence avec les femmes indigènes du Chaco est manifeste : « Je peux vous assurer d'une chose : les femmes chiriguano qui accompagnent les hommes dans les sucreries ne se livrent jamais à la prostitution comme les autres indiennes du Chaco » (Métraux 1935, p. 158). Une fois de plus, ces paroles font écho aux observations de Nordenskiöld (2002 [1912]) qui, frappé par la tendance de beaucoup de jeunes chorote à se prostituer dans les sucreries ou les postes militaires (*ibid.*, p. 208), avait souligné que « les femmes chané et chiriguano sont bien plus pudiques que les Choroti ou Ashluslay » (*ibid.*, p. 87-89).

25. Métraux 1931, p. 107-108 ; Nordenskiöld 2002 [1912], p. 6 ; voir Bossert 2012.

26. Palmer 2005, p. 161-162 ; Combès y Villar 2008, p. 47-49 ; Montani 2012, p. 49-51.

« d'essentialisme » – bien qu'à l'évidence, « essentialiser » soit un verbe irrégulier : je décris, tu exotises, il essentialise. Au lieu de revisiter l'ethnographie chiriguano de Métraux à la lumière de ces idées, ne serait-il pas préférable d'inverser le processus de déconstruction et s'interroger plutôt sur la pertinence de ce type de raisonnements au regard des données concrètes que nous offre son travail ?

Bien que l'immense majorité des objections soient des attaques *ad hominem* ou des préambules à de vains discours qui ne visent guère que le politiquement correct, revenons cependant sur deux critiques récurrentes dans cette lignée interprétative. La première voudrait que les auteurs classiques réduisent « les Indiens » à un sujet collectif générique, homogène, invariable, sans histoire ni concession à la dimension individuelle[27]. Mais n'avons-nous pas vu Métraux soucieux de retracer les styles régionaux et ethniques chez les potières chiriguano ? Il y a plus. Mélangeant le sérieux, le comique et le nostalgique, il prend soin dans ses premiers écrits de nous laisser ce qu'il nomme des « silhouettes d'Indiens chiriguano », vignettes dépeignant les individus rencontrés sur le terrain, qui nous les font voir dans toute l'extension de leur complexité humaine. Il se réfère ainsi à « mon vieil ami » Karnapadyú, ancien capitaine de Carurutí, digne, généreux, loquace, superstitieux, veillant à ce que personne ne l'escroque dans ses transactions et qu'il remercie chaleureusement au début des *Études* ; à José Miguel, à qui Métraux demande de dessiner le jaguar du mythe des jumeaux en train de dévorer la lune, mais préfère représenter des voitures et des trains, parce qu'il avait récemment voyagé en Argentine (« Grâce à Dieu, son modernisme ne lui avait pas fait oublier sa mythologie ») ; à Pedro Taruiri de Caipipendi, qui entre deux éclats de rire lui vend des haches de pierre et des poteries comme il l'avait fait avant avec l'autre « gringo » ; à Consito, un enfant de douze ans qui, précurseur de l'anthropologie « symétrique » ou « inverse » contemporaine, dessine une caricature de Métraux lui-même avec lunettes et habits bizarres (figure 4) ; à Cipriano d'Ivu, intelligent, drôle, observateur scrupuleux des anciens rites, illustre narrateur dont les compétences mythopoétiques lui permettent d'enrichir ses récits de commentaires et de variantes particulièrement originales, qui ne cesse de se plaindre de son paresseux de gendre qui « faisait souffrir » sa fille et qui lui demande de l'argent à tout bout de champ, « mais il le faisait avec tant d'humour et d'adresse qu'on ne pouvait rien lui refuser » ; à Santos Aireyu aussi, le célèbre capitaine de Caipipendi, intelligent mais avare et autoritaire, à la tête d'un « harem » de huit femmes, parlant parfaitement l'espagnol et totalement ignorant de la tradition chiriguano, mais possédant une maison luxueuse avec une bibliothèque appréciable et même un phonographe et des disques (y compris de Wagner, bien qu'il préfère les

27. Par exemple : « Dans ses journaux, les Indiens n'ont pas de noms propres ou presque, en général ils portent des noms génériques comme Pilagá, Mataco ou Toba » (Hirsch 1999, p. 226).

boleros mexicains), et qui voyage constamment à Buenos Aires ou à La Paz pour obtenir l'aide d'avocats dans les procès qu'il intente aux colons voisins qui empiètent sur les terres communautaires, avocats qu'il paye en faisant travailler ses gens dans la ville de Charagua[28].

Le deuxième leitmotiv du révisionnisme chaqueño concerne la soi-disant indifférence des auteurs classiques à l'égard de la contextualisation historique de leurs données ethnographiques, en particulier en ce qui concerne les changements politiques et socio-économiques[29]. D'une certaine manière, la brève biographie de Santos Aireyu suffirait pour réfuter définitivement cette idée. Néanmoins, le thème mérite qu'on y revienne, car il semble avoir en quelque sorte obsédé Métraux, qui revient sans cesse sur le triste état de décadence dans lequel se trouvent les Chiriguano ainsi que sur l'influence délétère du contact. Sa rhétorique du sauvetage nous propose l'imminence d'un destin inexorable, quasi biologique : les collections de mythes sont recueillies *« in*



Fig. 4 – Portrait de Métraux par Consito (1929), (Métraux 1930, détail de la planche 91).

28. Sur Karnapadyú, voir Métraux 1930 (p. 298, 340, photographie en planche 2 ; 1931, p. 115-117) ; sur José Miguel, Métraux 1930 (p. 477) ; sur Pedro Taruiri, Métraux 1929d (p. 436) ; sur Consito, Métraux 1930 (Planche XCI ; voir Déléage 2015 pour une contextualisation érudite de l'étude des dessins indiens en contexte américaniste) ; sur Cipriano d'Ivu, Métraux 1930 (p. 345 ; 1931, p. 120-122) ; et sur Santos Aireyu, Métraux 1931 (p. 108-113 ; 1935, p. 149, 155 ; photographie dans Métraux 1930, planche 4).

29. Par exemple : « Bien que Métraux n'ait pas pu visualiser le processus à partir duquel les Indigènes avaient survécu, négocié et s'étaient réadaptés à de nouvelles conditions écologiques et de nouvelles conditions symboliques, dans sa stratégie de construction de l'objet il les a pensés en tant que "non sauvages", parce qu'ils possédaient certaines caractéristiques de la civilisation » (Arenas 2003, p. 131). De la même façon et dans le cadre plus général de l'univers tupi-guarani, Cristina Pompa dénonce sa construction théorique : « La comparaison de Métraux privilégie les similitudes, explicatives d'une unité et d'une unicité culturelle, et néglige les différences, révélatrices de processus historiques causés par l'impact colonial (évangélisation, exploitation économique, esclavage, épidémies) dans les différentes régions, aux diverses époques, et parmi différents groupes » (Pompa 2004, p. 147). Pour une analyse du rôle historique de Métraux dans la lignée des études tupi-guarani, voir Combès et Villar (2013).

extremis », les cultures « disparaissent », les civilisations « se meurent », les anciens décèdent et tout est perdu[30]. Rappelons également que Métraux a traité de thèmes comme l'implication indienne dans la guerre du Chaco, les migrations chiriguano liées à l'industrie sucrière et leur insertion dans les systèmes économiques régionaux, ainsi que le projet bolivien de les éliminer par le biais de la sécularisation des missions franciscaines – à ses yeux, un moindre mal (Métraux 1929b ; 1931, p. 93). Tout cela est bien connu.

Métraux s'est toutefois également penché – et même de manière explicite – sur la question du changement social dans des contextes ethnographiques moins évidents. En plus d'études ponctuelles spécifiquement consacrées à la culture matérielle, à la mythologie, au monde féminin ou à la psychologie des Chiriguano, il a observé d'autres phénomènes encore, de manière plus sporadique, occasionnelle et désarticulée. Un exemple curieux serait par exemple le passage d'une idéologie de chasseurs-horticulteurs à une autre qu'on pourrait qualifier de pastorale. Et sans doute faut-il rappeler ici la formule de Branislava Susnik (1968) qui parlait de « la colonisation par les vaches » du Gran Chaco. Métraux commence son analyse en disant qu'on mange assez peu de gibier chez les Chiriguano. Non parce qu'il n'y en a pas mais plutôt parce que, hormis quelques rares événements exceptionnels au cours desquels ils chassent « pour leur plaisir ou simplement pour interrompre la monotonie de leur menu », les Indiens ne se donnent pas la peine de le faire, même s'ils étaient autrefois des « chasseurs passionnés » : « À quoi bon se fatiguer à courir derrière des pécaris pendant des longues journées et risquer de se faire éventrer ou de revenir bredouille, si tout en restant chez soi on peut régaler ses hôtes avec quelque rôti de viande ou un bouillon de poulet ? » De plus, en 1929, le bétail est très bon marché dans la région et, pour s'en procurer, les Chiriguano n'ont plus besoin d'aller travailler plusieurs mois dans les raffineries de sucre : les chèvres, les boucs, les porcs ou les poulets se vendent dans toute la région de 2 à 4 pesos pièce (et pour donner une idée de la valeur relative des choses, il nous indique également qu'à la même époque, la visite à une prostituée revient à 3 pesos). Les vaches coûtent entre 25 et 30 pesos. Se forment alors de « modestes troupeaux que les Indiens soignent comme des trésors » et la viande séchée se substitue peu à peu à la viande fraîche dans l'alimentation quotidienne, non par préférence culinaire, mais en raison d'un calcul différentiel des coûts et des bénéfices : on s'en procure aisément et à bon marché dans tous les ranchs de la zone. De fait, les Chiriguano ne sacrifient pratiquement jamais de bétail par seule gourmandise, ou pour obéir à quelque précepte rituel ; ils craignent

30. Par exemple : « La nation chiriguano est à l'agonie : cette race valeureuse qui a toujours vaincu les conquistadores espagnols et qui, jusqu'au siècle précédent a su préserver son indépendance, disparaît et se "barbarise" au contact du Blanc » (Métraux 1929a, p. 1 ; voir aussi 1929c ; 1932a, p. 119 ; voir Bossert et Villar 2007, p. 140-141).

de dilapider leur capital. Comme le feront ensuite Godfrey Lienhardt et Evans-Pritchard dans leurs brillantes ethnographies africanistes, Métraux va jusqu'à noter la tendance à tout estimer à l'aune des vaches, les Chiriguano calculant la richesse d'un homme au nombre de têtes de bétail en sa possession, conformément à la pratique et au parler régional, où le terme « vachard » (*vacudo* en espagnol) est synonyme de « riche » (Métraux 1930, p. 345-349 ; 1931, p. 95).

Gardant à l'esprit ce genre de détails ainsi que la perception ambivalente de Métraux du changement socio-culturel dans l'ensemble de ses premières œuvres, force est de constater qu'il ne manifeste aucun scrupule à discuter des changements techniques, des pratiques ou des styles artistiques ou technologiques au regard des influences simultanées ou successives des Guarani, Arawak, Chicha, Quechua ou Chaqueños. De fait, comme nous l'avons vu, ce type d'interprétation représente, en raison de l'héritage de Nordenskiöld, la matrice explicative fondamentale de son ethnologie : une grille de lecture qu'il applique de manière impersonnelle et dépassionnée pour rendre compte de la complexité de la culture chiriguano. Et pourtant, en même temps, la raison scientifique semble trouver une limite, une ambivalence ou une tension qui aurait quelque chose de traumatisant[31].

Pour Métraux, en fin de compte, le seul point positif du contact avec les Blancs aura été l'apprentissage de la fabrication du fromage : « Les fromages des Chiriguano sont de même qualité que ceux des Métis, qui pour une fois ont appris quelque chose à nos Indiens » (Métraux 1930, p. 363). Mais au-delà de cet apport trivial, le jeu des influences est calibré, mesuré, tamisé à l'aune d'un filtre pessimiste et lugubre. Si les Chiriguano traditionalistes sont dépeints avec des termes particulièrement élogieux, les *Chaguanco* acculturés que l'on trouve dans les raffineries de sucre ou leurs environs passent pour des « scélérats », à « l'humour obscène » et affligés de « l'insolence toute particulière du *Cholo* » (Métraux 1931, p. 95)[32]. Dans cette évaluation affective ou morale des différences interethniques, on constate pour la première fois une différence notable avec son maître Nordenskiöld : ce que le suédois prenait avec humour, ou au moins avec une ironique résignation (« la culture des boîtes de conserve »), Métraux le recevait avec mélancolie, s'irritant parfois jusqu'à la furie : les colons, les *Criollos* et les Métis (pour ne rien dire des *« Cholos »*) étaient pour lui « l'écume ou plutôt la lie de la civilisation », paradigme du

31. Et, à dire vrai, même au-delà de la raison scientifique, ainsi qu'il ressort clairement des paradoxes qui découlent de la construction historique même de l'identité guarani-chiriguano (Combès et Villar 2008).

32. « Chaguanco » est un terme d'origine quechua, appliqué péjorativement aux Chiriguano « acculturés », particulièrement dans le nord argentin. « Cholo » se dit des Indiens acculturés, métis ou vivant dans les villes.

mauvais goût, de la paresse, de la négligence, de la brutalité et de la stupidité (Métraux 1933, p. 205).

Si, face à ce panorama d'inexorable fragmentation, l'ethnographie et la constitution de collections muséographiques s'imposent indéniablement comme un devoir sacré, la responsabilité morale d'avoir à recueillir les témoignages de cultures condamnées n'en demeure pas moins une charge épuisante[33]. D'une certaine manière, Métraux est bien obligé de reconnaitre qu'il est lui-même partie prenante de ce processus : la culture chiriguano disparaît, leur civilisation se meurt, les anciens oublient, les potières se raréfient et lui ne peut rien faire d'autre que dénoncer cela tout en entreprenant – pour reprendre ses propres termes – des razzias frénétiques pour acheter des pièces ; et de fait, lorsqu'il repart vers Tucumán, une vieille chiriguano lui dit : « Tu t'en vas et nous laisse sans poteries » (Métraux 1930, p. 396). Il existe certainement d'autres raisons, plus secrètes et plus personnelles que les biographes nous révéleront peut-être un jour, mais il semble vraisemblable que ce malaise existentiel ait condamné Métraux à une sorte de cercle vicieux, dans lequel on trouvera probablement la raison pour laquelle les *Études* de 1930 contiennent une « Première partie : civilisation matérielle » qui ne connut jamais de suite (Métraux 1930, p. 299). Et surtout la raison pour laquelle, malgré ce torrent d'éloges déversés sur les Chiriguano, il s'abstint, quand il eut l'occasion de revoir le Chaco dix ans plus tard, de leur rendre visite, même en passant.[34]

* Manuscrit reçu en janvier 2016, accepté pour publication en juin 2016.

Remerciements – Merci à Daniel Métraux, Fernande Schulmann-Métraux (†), Christine Laurière, Philippe Erikson, Isabelle Combès, Lorena Córdoba, Marcelo Valli, Rodrigo Montani et Sidney Mintz.

33. Tâche aussi épuisante, au point que Métraux lui attribue la responsabilité de son impossibilité à réaliser un travail de terrain prolongé chez les Chiriguano : « Je regrette que la nécessité impérieuse de rassembler le plus grand nombre d'objets possible m'empêche de faire des séjours prolongés parmi les Indiens et me prive ainsi de la possibilité de faire de l'ethnographie intensive, mais je suis talonné par le souvenir de ma salle vide qu'il me faut remplir dans le plus bref délai et le mieux que je puis », Lettre du 10 mars 1929 à Paul Rivet, Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 2 AP 1 C, dossier « Métraux ».

34. Traduit de l'espagnol par Philippe Erikson.

Références citées

Amenta Sara Graciela
2008, *Carlos Rodolfo Schreiter (1877-1942). Notas biográficas y epistolario de un naturalista*, Centro Cultural Alberto Rougés, Tucumán.

Arenas Patricia
2003, « Alfred Métraux y su visión del mundo indígena en los trabajos etnográficos en el Chaco argentino », *Bulletin de la Société suisse des américanistes*, 66-67, p. 127-132.

Aurois Claude et Alain Monnier (éd.)
1998, *De Suiza a Sudamérica. Etnologías de Alfred Métraux*, Museo de Etnografía de Ginebra, Ginebra.

Bastide Roger
1963, « Alfred Métraux (1902-1963) », *Archives de sociologie des religions*, 16, p. 3-5.

Bilbao Santiago
2002, *Alfred Métraux en la Argentina. Infortunios de un antropólogo afortunado*, Comala, Caracas.

Bossert Federico
2012, « Notas sobre la jerarquía interétnica en los ingenios azucareros del noroeste argentino », *in* Diego Villar et Isabelle Combès (éd.), *Las tierras bajas de Bolivia : miradas históricas y antropológicas*, El País-Museo de Historia UAGRM, Santa Cruz de la Sierra, p. 217-238.

Bossert Federico et Diego Villar
2007, « La etnología chiriguano de Alfred Métraux », *Journal de la société des américanistes*, 93 (1), p. 127-166.
2013, *Hijos de la selva. La fotografía etnográfica de Max Schmidt*, Perceval Press, Santa Monica CA.

Clastres Pierre
1994, « Hommage à Alfred Métraux », *in* Pierre Clastres, *Mythologie des Indiens Chulupi*, Peeters, Louvain/Paris, p. 131-135.

Combès Isabelle et Diego Villar
2008, « Les métis les plus purs. Représentations chiriguano et chané du métissage », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 27, p. 35-56.
2013, « La Tierra sin Mal. Leyenda de la creación y destrucción de un mito », *Tellus*, 24, p. 201-225.

Déléage Pierre
2015, « The origin of art according to Karl von den Steinen », *Journal of Art Historiography*, 12, p. 1-33.

Giannecchini Doroteo
1996 [1898], *Historia natural, etnografía, geografía, lingüística del Chaco boliviano*, FIS/Centro Eclesial de Documentación, Tarija.

Hirsch Silvia
1999, « De la autoridad etnográfica a la pasión : una relectura de Alfred Métraux », *Cuadernos del Instituto Nacional de Antropología y Pensamiento Latinoamericano*, 18, p. 223-232.

Laurière Christine

2008, *Paul Rivet, le savant et le politique*, Muséum national d'histoire naturelle, Paris.
Lévi-Strauss Claude, Roger Bastide, Georges-Henri Rivière, Michel Leiris et Claude Tardits
1964, « Hommage à Alfred Métraux », *L'Homme*, 4 (2), p. 5-19.
Métraux Alfred
1928, *La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani*, Paul Geuthner, Paris.
1929a, « La alfarería de los indios Chiriguano », *Ensayos*, 1 (2), p. 1-3.
1929b, « La sécularisation des missions franciscaines du Chaco bolivien », *Journal de la société des américanistes*, 21 (2), p. 420-422.
1929c, « Una civilización que muere », *La Prensa*, 15 de diciembre de 1929, Buenos Aires.
1929d, « Le souvenir d' Erland Nordenskiöld dans le Chaco », *Journal de la société des américanistes*, 21 (2), 1929, p. 436-437.
1930, « Études sur la civilisation des indiens Chiriguano », *Revista del Instituto de Etnología de la Universidad de Tucumán*, 1, p. 295-493.
1931, « Observaciones sobre psicología de los indios Chiriguanos », *Solar*, 1, p. 89-122.
1932a, « El Instituto de Etnología de la Universidad de Tucumán », *La Nación*, 9 de julio de 1932, Buenos Aires, p. 9.
1932b, « Mitos y cuentos de los indios Chiriguano », *Revista del Museo de La Plata*, 33 (9), p. 119-184.
1933, « La obra de las misiones inglesas en el Chaco », *Journal de la société des américanistes*, 25 (1), p. 205-209.
1934, « El estado actual de nuestros conocimientos sobre la extensión primitiva de la influencia guaraní y arawak en el continente sudamericano », in *Actas y trabajos científicos del 25º Congreso Internacional de Americanistas*, Universidad de La Plata, Buenos Aires, vol. 1, p. 181-190.
1935, « La mujer en la vida social y religiosa de los indios Chiriguano », *Revista del Instituto de etnología de la Universidad de Tucumán*, 3, p. 145-166.
1937, « Études d'ethnographie Toba-Pilagá », *Anthropos*, 32, p. 171-194, 378-401.
1946, « Ethnography of the Chaco », *in* Julian H. Steward (éd.), *Handbook of South American Indians*, Smithsonian Institution, Washington, vol. 1, p. 197-370.
1948, « Tribes of the Eastern Slopes of the Bolivian Andes. Chiriguano and Chané », *in* Julian H. Steward (éd.), *Handbook of South American Indians*, Smithsonian Institution, Washington, vol. 3, p. 465-485.
1978, *Itinéraires*, 1. *Carnets de notes et journaux de voyage*, Payot, Paris.
1988 [1925], « De la méthode dans les recherches ethnographiques », *Gradhiva*, 5, p. 57-71.
Mintz Sidney W.
1972, « Introduction to the Second English Edition », *in* Alfred Métraux, *Voodoo in Haiti*, Schocken Books, Nueva York, p. 1-15.
Montani Rodrigo
2012, *El mundo de las cosas entre los wichís del Gran Chaco. Un ensayo etnolingüístico*, thèse de doctorat, Universidad Nacional de Córdoba, Córdoba.
National Museum of Natural History
2005, *Alfred Métraux. From Fieldwork to Human Rights*, National Museum of Natural History, Smithsonian Institution, Washington, 4 p.

Nordenskiöld Erland
1920, *The Changes in the Material Culture of Two Indian Tribes under the Influence of New Surroundings*, Elanders Boktryckery Aktiebolag (Comparative ethnographical studies, 2), Göteborg.
2002 [1912], *La vida de los indios. El Gran Chaco (Sudamérica)*, APCOB, La Paz.
Palmer John H.
2005, *La buena voluntad wichí. Una espiritualidad indígena*, Grupo de trabajo Ruta 81, Las Lomitas.
Perilli de Colombres Garmendia Elena
2006, « Alfred Métraux y la Universidad Nacional de Tucumán », in *Actas del I Congreso sobre la Historia de la Universidad Nacional de Tucumán*, Universidad Nacional de Tucumán, Tucumán, p. 145-153.
Pompa Cristina
2004, « O profetismo tupi-guarani: a construção de um objeto antropológico », *Revista de Indias*, 64 (230), p. 141-174.
Rivet Paul
1929, « L'étude des civilisations matérielles ; ethnographie, archéologie, préhistoire », *Documents*, 1 (3), p. 130-134.
Rosen Eric von
1924, *Ethnographical Research Work during the Swedish Chaco-Cordillera Expedition 1901-1902*, C. E. Fritze, Stockholm.
Serrano Antonio
1958, *Manual de cerámica indígena*, Assandri, Córdoba.
Schmidt Max
1938, « Los Chiriguanos e Izozós », *Revista de la Sociedad Científica del Paraguay*, 5 (3), p. 1-115.
Susnik Branislava
1968, *Chiriguanos I. Dimensiones etnosociales*, Museo Etnográfico Andrés Barbero, Asunción.
Verger Pierre
1992, « Trente ans d'amitié avec Alfred Métraux, mon presque jumeau », *Présence de Alfred Métraux. Cahiers Georges Bataille*, 2, p. 173-191.
Villar Diego
2011, « La religión del monte entre los chané », *Suplemento antropológico*, 46 (1), p. 151-201.